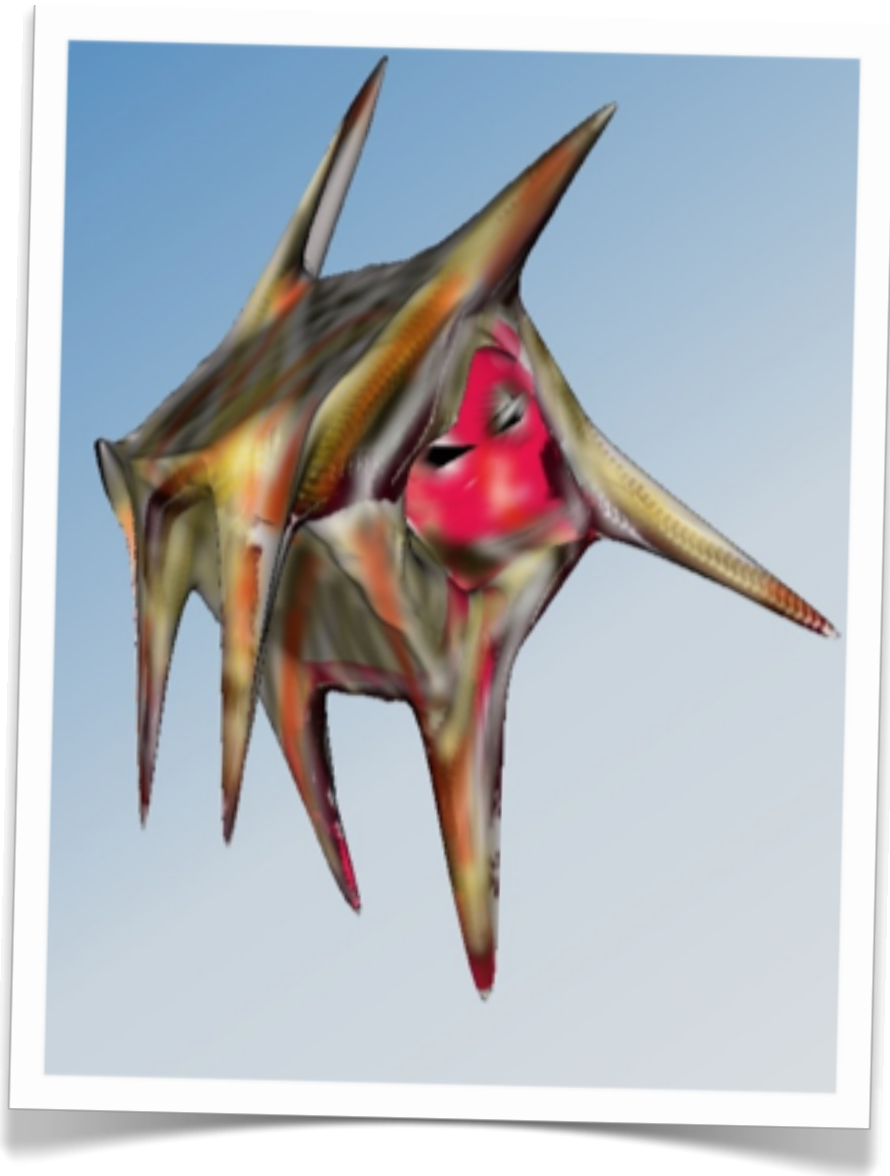


Lettre «Ecrit et Savoir» - n°10 - Février 2013

"Pensée magique"

- Petites pensées entre nous -



Thierry Piras - "Présence" - 2013

"Le propos qui suit, comme vous le constaterez, ne possède, encore une fois, ni introduction, ni conclusion. Ce texte fait suite et non-introduction, d'un espace à se conclure que d'une continuation au questionnement."

Si la pensée ne se suffisait pas de cette trop vaine tentative à la cerner, à la réduire ou bien au contraire à l'amplifier, elle s'en achemine aussi du merveilleux. Du moins par cet adjectif qui semble la soustraire à la raison pour la faire entrer dans la valse d'une logique encore à discerner dans le flou du langage et de ses masques. La pensée magique pourrait nous cantonner dans une invite à la revisitation du classement ethnologique, ou du moins dans ce qu'il pourrait en être, à savoir une histoire d'évolution et par conséquent une mise en valeur quasi systématique de ce qui serait le dernier maillon de la trame du temps des civilisations. Tout semblerait se commencer avec l'animisme, se succéder à la religion pour finir avec apothéose avec la science. Ce repérage viendrait à marquer la qualité des civilisations humaines. Au commencement, dominé par l'ignorance, la superstition, l'homme construisit une vision du monde faisant la part prépondérante à l'intégration de la possible intervention de la pensée sur le monde extérieur, et ce par le biais d'une intercession auprès d'esprits omniprésents dans les représentations du quotidien de ces populations dites archaïques. La religion vient ensuite, en délaissant les croyances primitives animistes au registre d'un paganisme à éradiquer en même temps que la magie. La religion se veut d'un ordre plus manifeste, abandonnant toute relation ou presque avec les forces de la nature, supposées de plus grande proximité des populations. Et contribue en moult rituels d'invocations, de paroles magiques censées intercéder à une volonté de changer les conditions de la vie, par des procédés surnaturels. La religion est affaire d'hommes, quand la magie était souvent le fait de femmes. La religion donne à la pensée un cadre établi, révélé, qui s'impose à l'humain, invité à suivre, à respecter. Mais la prière, les processions aux saints ne se départissent pas complètement encore des anciennes directions de foi. Certes le plus souvent, la religion, ou les religions se réfugient dans des bâtisses imposantes, quand la plupart du temps la magie animiste se déroulait en pleine nature. Le polythéisme égyptien, grec ou romain, pour ne citer qu'eux utilisait aussi le temple, mais en conservant souvent la valeur attribuée à une pensée pouvant faire force sur le destin de l'homme quand, ce n'était pas sur son quotidien. Vient ensuite la science, qui semblerait vouloir chasser le naturel, du moins celui de la pensée du langage pour la raison, la rigueur, la démonstration du plausible et de l'explicable. Avec la science, l'étape de l'évolution pourrait être accomplie dans le sens d'une libération de sa servitude, avec la certitude que ses croyances, ses peurs, ses limitations, et pourquoi pas sa

mort, pourraient trouver réponses et solutions par la science. Ce schéma semblerait logique s'il ne s'accomplissait pas lui aussi d'une même référence à ce qu'il conviendrait d'appeler toujours de la pensée magique. Que dit-on quand est posée l'expression de pensée magique? S'agit-il seulement de référence à la magie, à la croyance en force spirituelle accessible par l'invocation, le rituel et surtout par la parole? Est-il question seulement de l'acte de consécration du fait de lever l'obstacle par la simple construction d'une pensée leveuse de destin, avant d'être leveuse de sorts? Ne serait-il pas raisonnable de penser que seule la science peut parvenir à bâtir les réponses aux angoisses, aux limites de l'homme? Ne serait-il pas vain de continuer à croire que l'humain peut intervenir sur le monde, pour le transformer et diminuer sa fragilité? Serait-il encore de la raison de croire, de penser que la mort nous guette, nous traque, nous rattrape, et que rien ne pourrait nous en délivrer? Nous pourrions continuer longtemps ce type d'interrogation de bonne satisfaction. Et l'évolution de la pensée, dans le sens de l'abandon de toute croyance supra-logique, ne fait toujours que de la pensée magique. Penser, et donc faire acte de langage que la science serait l'aboutissement d'une humanité libérée de ses ignorances et porteuse des réponses, ne serait encore que de la pensée. Et même, toujours de cette pensée magique qui fait invitation à la réponse, comme fait universel. Hier ou toujours aujourd'hui pour certains, l'individu pense et parle et envisage que sa parole qui donne corps de matérialité à la pensée, peut agir sur son extérieur, tout comme son intérieur. Malgré certains philosophes, Dieu n'est pas forclos pour tous. Malgré certains rationalistes, qui font plus de scientisme que de science, l'homme s'interroge toujours et se questionne sur son essence, sur son existence, sur son état d'étant. Et il est des philosophes croyants, et il est des scientifiques, animistes ou membres de religions plus récentes. Mais ne serait-ce pas là encore de l'ordre de la pensée magique que de parler de la logique d'une autre raison, ou de la raison d'une autre logique? Il conviendrait d'interpeller le discours de la pensée, c'est-à-dire le langage, à la lecture de la logique. D'une logique qui ne se conjugue pas au vouloir d'universalité, mais d'une logique qui fasse structure du fait relatif, dans l'entendement, non seulement de l'acte observé, mais des paroles pour le dire, et de celles absentes qui ne le disent donc pas, mais qui en disent de celui qui pense. Magiquement toujours, car telle semble la loi de la pensée, de faire acte de merveilleux avec la mise en situation du parlant qui parle, donnant ainsi corps à la pensée, lettre morte de l'individu dans sa complétude.

La pensée n'est, magique ou pas, que l'expression de ce qui fait langue à l'homme, sur ce qu'il croit être de lui et du monde. L'acte de penser n'en déloge pas pour autant les limites du cogito cartésien, non à renier, mais à temps-est de l'inconscient. De ce temps, qui au présent du symptôme hystérique ou obsessionnel conjugue un futur en panne d'un passé confisqué, non à

l'histoire, mais à l'historicité du "en cause du refoulement". Le vouloir enfermer la pensée magique dans la seule présentation du discours de croyances aux forces spirituelles pouvant être, soit contrôlées, soit pactisées, soit suppliées, fait la part belle à une logique du vrai-vrai, ce qui serait un comble pour une logique de l'être, du moins celle du doute, du questionnement. Il n'est pas question ici de tracer la ligne du véritable, au sens du véridique, du démontrable, du reproductible, de l'attesté, comme le souligne la volonté, ou le fonctionnement de la science. Est scientifique, ce qui se démontre, ce qui peut être reproduit, communiqué, ce qui répond à des lois de vérification - et ce pour faire simple. Alors le discours du chaman faisant état de ses "voyages" dans divers mondes spirituels pour rechercher savoirs et connaissances, ne serait pas vrai. Et pourtant il le fait, et cela depuis des millénaires et partout à la surface du monde humain. Il fait langue de ce qu'il fait, croit voir et agir dans ces diverses contrées spirituelles ; il agit pour un autre que lui, qui en attend des effets. Et ces chamans doivent bien satisfaire une part de la demande de leur auditoire, puisqu'ils existent toujours, malgré l'ère des autres religions et de la science. Et s'il n'en réalise que peu au titre de la demande, il s'en construit du discours du désir de l'autre et de sa perméabilité à une construction de ce qui fait fonction à l'Autre, par la magie de l'objet a.

Peut-être ne font-ils que renforcer l'existence de la pensée magique, au sens d'un langage qui prend en compte l'individu dans son essence. Et le religieux qui guide ses ouailles sur le chemin des célébrations, sur la piste du respect des commandements, des règles, des lois spirituelles fait tout autant langage à ce qui demeure à l'être le plus profond dans l'individu parlant, l'étant. Lui non plus ne peut pas prouver l'existence, ni de Dieu ni des effets des actions accomplies dans le cadre de sa pratique religieuse, et pourtant, les religions existent depuis très longtemps et concernent une part déterminante dans la population totale de la planète. Le scientifique n'est pas le dernier maillon d'une chaîne d'évolution de l'humain. Il est comme les autres une expression de l'acte de penser. La lecture psychanalytique des hystériques nous a montré que l'expression des troubles du corps par exemple, ne fait pas vérité à une pathologie neurologique, mais bien, en déplacement à une logique d'un non fait à l'être de langage, dans une psyché dominée et déterminée par la fonction phallique. De par la possibilité du langage, l'être parlant extrait de la gangue du parlé, fait trace à la pensée, en terme de pensée magique, non plus seulement à en passer par les esprits de la nature, les expressions spirituelles de refondation du monde humain, mais bien par cet acte de logique même qu'est la dimension du faire à dire. De l'au-delà du je à l'Autre, se dessinent les "coulisses" du désir paradoxal à l'analyse. Ne s'agirait-il donc pas encore de la pensée à se dire magique, qui mènerait un individu à s'en remettre du manque, en passant la porte de la libre association? Au "dit seulement une parole et je serais guéri", se cautionne par la

psychanalyse, une autre invocation, sous forme d'un dit d'injonction : "Dites tout ce qui vous passe par la tête, sans rien omettre". De cette conviction, pour ne pas parler ici de certitude du psychanalyste, que ce savoir de la libre association va entraîner le parlant sur les rives d'un au-delà de la logique de la langue, comme rupture à logique du sens accessible à la pensée. C'est donc bien encore la pensée magique qui semblerait ici convoquée, dans sa capacité à faire trou à la langue, et ce notamment par le lapsus, pour qu'en quelque sort puisse s'accomplir la révélation du fait d'inconscient. Le "sans rien omettre" pourrait alors être de l'entendu en cette forme d'homophonie, à une reconstruction en "sans rien homme-être" - sous tendu de cette invitation à étayer la part être de l'homme. Celle qui passe par la rupture du lapsus, dans cet acte de penser, qui sans nous dire quelque chose de précis, nous en dit, justement par ce manque, par cette situation de l'incongru. Et si cette dimension de magie, qui ne nous renvoie d'ailleurs qu'au pouvoir, qu'à la maîtrise, dans sa réalité, et de carence et d'aspiration, ne se jouait que de forme pour faire logique? D'une logique à faire lit de la pensée magique, au sens où elle sort des méandres de la confusion et de la non-structure par l'éligibilité de l'humain au registre de parlant. Si la pensée est conjuguée en langage, et de ces deux de l'un s'en mêlent à n'en faire en fait que d'une même surface, alors la pensée magique peut être ajustée au titre de la logique en ce qu'elle fait rupture. Il n'est plus seulement de s'appesantir sur la croyance non vérifiable, sauf à l'aulne du croyant, de la pensée intercesseur d'une modulation du monde ou de l'individu, mais de partir du constat que toute pensée, et ce quelque soit son qualifiant n'est que le reflet d'une logique d'incomplétude - et de la loi de castration et d'un retour de l'étant, dans le discours analytique. Et si en fait, la pensée magique, comme toute pensée d'ailleurs n'était que l'expression d'une logique de cet acte même du passage et tramage en langage. Tout en acceptant l'idée qu'il ne saurait exister de pensée qui puisse l'être comme tel, sans la formulation et sans la mise en œuvre du langage. Quand un individu pense, il le fait en paroles, et cet acte de penser est de nature à faire acte de langage; avec tout de même les réserves à la logique.

Ne conviendrait-il pas de s'interroger sur la véracité, non plus seulement sur un fait de la pensée magique, mais sur la nature même de la pensée, sur cet être de la pensée? Il semblerait simple de retoquer le discours d'un individu faisant trace de son positionnement à l'acceptation d'une croyance mettant en limites les convenus scientifiques. Prenons l'exemple, de la systématisation à envisager qu'un individu, seul ou accompagné pourrait modifier la nature des lois extérieures, en faisant intervenir l'action de forces magico-spirituelles. Il s'agit bien d'une croyance, qui peut trouver toute sa rigueur, à côté d'autres croyances spirituelles. Pourquoi en effet, la croyance qu'il serait possible par des paroles, par des rituels de modifier certaines actions au bénéfice du demandeur, devrait être plus de nature suspecte de déraison,

voire de délire, que la croyance pour les catholiques à la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie. Comment une pensée, non rationnelle pourrait s'inscrire au titre de pensée acceptable, plutôt qu'une autre? La nature de la croyance possède comme limite, l'espace du dogme ou de la tradition, ou bien encore de l'expérience. Prenons une autre pensée, à qualifier de pensée magique, comme la divination ou la voyance. Le rationnel va statuer sur l'impossibilité à toute prédiction, sur la non-réalité d'une communication avec les morts ou avec des esprits, des anges. Il parlera alors, non pas de croyance spirituelle, mais de mécanismes de compensation pour le demandeur, et d'escroquerie et d'abus de faiblesse pour le devin. La logique qui inscrirait la parole de vérité scientifique en supériorité à la parole autre, ne peut en aucune certitude gagner ses galons du vrai contre le faux de l'autre. Certes, il ne manque pas d'argument pour nommer l'escroquerie, pour qualifier l'impossible vérification des paroles annoncées. L'affirmation de la vérité d'une pensée scientifique, s'apparente tout autant à de la pensée magique. Ce ne sont pas tant le cortège des démonstrations contraires ou des preuves de malveillance manipulatrice qui font tour au poids d'une logique du vrai-vrai, mais l'énoncé que le dit de l'autre est faux, car non scientifique.

Le vrai comme adéquation quasi universaliste au fait de science est encore d'appartenance à la pensée magique. Celle-ci ne recouvre donc pas uniquement, ce qui serait du vouloir agir en toute puissance, d'une croyance en des mots magiques, mais de ce que signe l'étant de chaque protagoniste, et ce quelque soit sa croyance ou affirmation. Dans le cadre de l'expérience analytique (la cure), l'analysant devrait pouvoir offrir sa pensée, du moins dans un premier temps, sans advenir d'être en risque de recevoir le jugement de manifester de la pensée magique. Le psychanalyste ne porte pas jugement du vrai sur la parole, car il sait trop bien, que quelque soit la parole celle-ci fait vérité d'un mensonge. Certes, si un individu fait part, lors des entretiens préliminaires, par exemple, de sa croyance en la possibilité de prédire l'avenir, de sa demande d'intercession auprès de forces spirituelles, de sa recherche de soins du corps ou de l'âme par la prière ou l'imposition des mains, il n'est en vérité qu'un être parlant qui parle. Et à ce titre, il serait accepté en analyse, sur la base d'une relative acceptation de sa place dans son symptôme, sauf à en être de la psychose ; là où justement cela s'opère contre lui, car venant de l'autre, indéfini ou cible. Faudrait-il systématiquement faire acte dans une réponse, d'ailleurs étrangère à la psychanalyse, à la non-véracité de ses propos aux vues d'une norme scientifique ou nommée comme telle? Certes, l'analyste est en droit, au nom de son propre positionnement d'avoir un avis, sur telle ou telle croyance ou pratique, mais on ne vient pas lui répandre sa non-parole pour entendre un correctif ou la norme, et encore moins ce qui serait d'une justesse incarnée par l'analyste. Même en l'absence, du moins apparente, donc absente à la nature du discours de l'analysant, de tout

signe référencé à la pensée magique, il n'en dit pas pour autant du vrai dans ce qu'il dit et se donne à être parlant. De cet ancien état de parlé, et qui peut faire saillie avec la libre association, au des-tours d'un lapsus, il s'en élaborera du dit et du dire bien différent et non spécifique à ce qui avait pu être énoncé de la langue. Ne serait-ce pas là de la pensée magique? Sauf à considérer ce terme de pensée comme pouvant s'en être aussi de l'inconscient. Ce qui n'est pas le cas, mais qui fait cas justement, par le silence des mots à l'absence, et donc à la présence à manifester du manque. Pourrions-nous nous demander si toute partie du merveilleux à mettre en évidence dans la pensée ou de la pensée, pourrait être affecté, comme un corps malade, non ici d'un virus, mais d'un trouble en langage à chercher de l'autre côté du miroir? Qu'il ne serait pas raisonnable d'envisager toute dérive de sens au conscient, comme une quelconque atteinte de l'inconscient. Alors à dire, «ce n'est pas moi qui pense ceci ou cela, ce ne sont pas mes pensées, mais d'autres qui mettent ces choses dans ma tête - car moi, je ne pense pas de cette façon». De la pensée magique à un état délirant, il n'y aurait qu'un pas de langage et de sens à franchir. Mais en quelque sorte, il dit vrai, il y a de l'autre que lui qui fait sa pensée. Ou peut-être plus précisément ce qui est du désir de l'Autre, concours à modeler et moduler la forme que prend la pensée et le langage, dans cette partie consciente qu'est la formulation, transmis ou non vers l'autre. Et il ne s'agit pas de mettre en cause la psychose, mais bien exactement d'entendre ce «qu'elle» fait dire à l'individu. Le délirant dit des choses non vraisemblables à la norme du sens commun, tout comme la libre association dit l'incongru, et par conséquent une vérité est toujours à identifier à la lumière de son masque à autre chose. Quand le porteur du discours du fait magique installe sa vérité à travers le langage de communication, il poste aussi à la réception de l'analyse, l'écriture de son désir. Le merveilleux, qui peut choquer, n'en pose pas moins la vérité du désir de toute puissance, peut-être comme construction en place du manque au sujet divisé. C'est aussi l'espace d'une certaine expression non exprimée d'une jouissance à l'impossible, à l'échec, à l'éternel ratage au désir de l'Autre. Jouir de l'impossible au "Prince charmant" pour perpétuer par la pensée magique, l'ignorance d'une loi de castration. Jouir plutôt que parler le mensonge du silence, de toute pensée quant à l'essence du trouble. Ce qui serait magique, pas tant à considérer les éventuels effets d'une croyance opérative, que le fabuleux destin du désir qui ne fait que retour, et à l'essence de l'être et à l'essence du langage. Comment ne pas penser magie quant à l'extrême plasticité de l'économie psychique à tramer le fait sexuel, et tout son appareillage potentiellement mystificateur, comme le contenu manifeste du rêve, et la prosopopée de la chaîne signifiante. Où il semble bien que ce soit le sujet qui emplisse le rôle du mort. Mais d'un absent qui parle, ou du moins qui est fait parlé, en tirant origine de cette véritable nécromancie d'un parlant parlé, bien avant les matinales du "il parle".